

Pour une édition critique de la deuxième tradition latine (L2) de l'«Apocalypse de Paul» et des autres traditions «longues»

par *Claudio Zamagni*

The present essay examines the Latin recension L2 of the Apocalypse of Paul, thought to be a translation from the Greek, independent from the L1 and L3 Latin versions. A new examination of the question proves that L2 is not a translation from the Greek independent from L1. The same conclusions can also be drawn for L3. Some variations of the chapters 14 and 20 of all manuscripts of L1/L2/L3 are analyzed and, for chapter 20, the sub-archetype origin of the branch of the tradition L2 is reconstructed.

1. *Deux manuscrits de la tradition L2, Graz et Zürich*

La tradition L2, dont les trois témoins latins connus à ce jour ont été identifiés et étudiés par Theodore Silverstein, est l'une des rares recensions latines médiévales à transmettre un texte de type «long» contenant la plupart des épisodes qui figuraient, à l'origine, dans l'original grec perdu de l'*Apocalypse de Paul*. Le témoin principal de cette tradition latine est le manuscrit de Graz, Universitätsbibliothek 856, fol. 1r-6v. Il s'agit d'un manuscrit en papier, du XVe siècle, de 225x140 mm., qui provient du monastère cistercien de Neuberg et qui contient une série d'œuvres en latin et en allemand.¹ C'est le seul manuscrit rapportant le texte de L2 complet, par rapport aux deux autres témoins. Le manuscrit a été signalé et attribué à la tradition L2 par Silverstein en 1973, lors d'une conférence parue l'année suivante, ainsi que dans une étude publiée en 1976.² Une

Ce texte a été présenté à la session annuelle de l'Association pour l'Étude de la Littérature Apocryphe Chrétienne, à Dole, le 1^{er} juillet 2006 et a été préparé avec le soutien de l'Istituto Trentino di Cultura - Fondazione Bruno Kessler – Scienze religiose. Je tiens à remercier les amis Christine Tourn (Université de Genève) et Pierluigi Piovaneli (Université d'Ottawa) pour leur précieuses remarques.

¹ A. KERN (ed), *Die Handschriften der Universitätsbibliothek Graz*, II (Handschriftenverzeichnis hntische österreichischer Bibliotheken, 2), Wien 1956, pp. 82-84 (*non vidi*); M. MAIROLI, *Die datierte Handschriften der Universitätsbibliothek Graz bis zum Jahre 1600*, I. Text, II. Tafeln (Katalog der datierten Handschriften in lateinischer Schrift in Österreich, 6), Wien 1979, I, pp. 89-90; II, pp. 127, 133, 196; T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul, A New Critical Edition of Three Long Latin Versions* (Cahiers d'orientalisme, 21), Genève 1997, pp. 32-34, 53; L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli. Wege und Wanderungen einer orientalischen Apokryphe im lateinischen Mittelalter* (Mittelalterliche Studien und Texte, 34), Leiden - Boston (MA) 2006, pp. 144-145.

² T. SILVERSTEIN, «*Visiones et revelaciones Sancti Pauli*»: *Una nuova tradizione di testi latini nel Medio Evo* (Problemi attuali di scienza e di cultura, 188), Roma 1974, notamment pp. 13-16; T.

partie du texte de ce manuscrit a été traduite par Claude Kappler en 1987, avant qu'il soit édité deux fois (avec les deux autres manuscrits de L2), en 1994 par Claude Carozzi et en 1997 par Theodore Silverstein et Anthony Hilhorst.³

Le deuxième manuscrit est celui de Zürich, Zentralbibliothek C 101, et contient le texte aux fol. 70r-74v. Il est également en papier, écrit au XVe siècle, mesure 212x145 mm. et contient une autre série d'œuvres en latin et en allemand. Il provient du célèbre monastère bénédictin de Saint Gall.⁴ Par rapport au texte du manuscrit de Graz, celui-ci représente une tradition abrégée du même type de texte. Il commence par «omnipotentis dei verbum» au ch. 3, il supprime les ch. 15 à 18, il s'arrête au ch. 49 (dont il propose un texte fortement abrégé) et il se caractérise aussi par d'autres suppressions d'étendue mineure tout au long de la rédaction.⁵ Il s'agit donc d'une tradition textuelle à part, qui remonte cependant au même archétype que le manuscrit de Graz. Ce manuscrit a aussi été signalé et étudié par Silverstein en 1974 et 1976 et il a également été édité deux fois par Carozzi et Silverstein et Hilhorst.⁶

2. *Le cas du «fragment de Vienne» et son texte de L2*

Le troisième manuscrit, Vienne, Österreichische Nationalbibliothek 362, fol. 7r-8v est écrit en écriture gothique non cursive. C'est un manuscrit en parchemin, datant du XIVe siècle et ayant un format plus grand (340x246 mm.) que les précédents. Il provient du monastère cistercien de Lilienfeld et contient un recueil d'œuvres en latin.⁷ À la différence des deux premiers manuscrits, qui ont été découverts et publiés dans les dernières décennies,

SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul: an Independent Medieval Witness to the Greek*, in J.J.G. ALEXANDER - M.T. GIBSON (edd), *Medieval Learning and Literature: Essays presented to Richard W. Hunt*, Oxford 1976, pp. 166-180, 167-174.

³ C. KAPPLER, *L'Apocalypse latine de Paul*, in C. KAPPLER et al., *Apocalypses et voyages dans l'au-delà* (Études annexes de la Bible de Jérusalem), Paris 1987, pp. 237-266, 253-262 (la traduction contient des parties résumées); C. CAROZZI, *Eschatologie et au-delà. Recherches sur l'«Apocalypse de Paul»*, Aix-en-Provence 1994, pp. 267-299; T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 169-207.

⁴ *Katalog der Mss. der Zentralbibliothek Zürich*, I: Mittelalterliche Handschriften, par L.C. MOHLBERG, Zürich 1932, pp. 52-53; B.M. VON SCARPATETTI - R. GAMPER - M. STÄHLI (edd), *Katalog der datierten Handschriften in der Schweiz in lateinischer Schrift vom Anfang des Mittelalters bis 1550*, III: Die Handschriften der Bibliotheken St. Gallen-Zürich, [1.] Text, [2.], Dietikon - Zürich 1991, [1.], pp. 252, 290-291; [2.], pp. 128-129; T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 34-35, 53-54; L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, pp. 148-149.

⁵ Cf. T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, pp. 174-177.

⁶ Cf. n. 2 et 3.

⁷ ACADEMIA CAESAREA VINDOBONIENSIS (ed), *Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et Orientales in Bibliotheca Palatina Vindoboniensi asservatorum*, I, Cod. 1-2000, Vindoboniae 1864 (réimpression Graz 1965), pp. 54-55; F. UNTERKIRCHNER, *Die datierte Handschriften der Universitätsbibliothek Graz bis zum Jahre 1400*, I. Text, II. Tafeln (Katalog der datierte Handschriften in lateinischer Schrift in Österreich, 1), Wien - Köln - Graz 1969, I, pp. 20-21; II, p. 106; T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 32, 52-53; L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, pp. 147-148.

le texte de Vienne est connu depuis longtemps. Ce fut Herman Brandes qui l'édita le premier en 1885, en classifiant son texte comme «recension I» de l'*Apocalypse de Paul*.⁸ À ce propos, il faut noter que Brandes n'avait pas encore eu connaissance du manuscrit parisien, le témoin latin le plus complet parmi les témoins du texte «long» (qui sera publié par James en 1893); il considérait donc cette rédaction comme première à cause de sa proximité avec le texte grec publié par Tischendorf en 1866.⁹ Après Brandes, ce texte a par la suite été publié à plusieurs reprises et de différentes manières, par Silverstein (1935), par Carozzi (1994), par Silverstein et Hilhorst (1997) et dernièrement par Lenka Jiroušková (2006).¹⁰

Brandes, le premier éditeur, avait divisé le texte en deux parties, la première rapportant la vision du ciel et la seconde celle de l'enfer, en dégageant ainsi l'embryon d'un plan de l'ouvrage.¹¹ C'est à partir de ces remarques que, en 1904, Edouard Wieber (en utilisant cependant la nouvelle édition de James) proposa de voir dans le texte de ce manuscrit de Vienne un ensemble formé par la juxtaposition de deux parties provenant de deux rédactions différentes et écrites par deux auteurs différents.¹² Pour le dire avec ses mots: «Neque enim potest dubitari, quin in illo codice duae apocalypsis partes exstent, quae prorsus inter se alienae atque a diversis auctoribus scriptae sunt».¹³ Ces deux textes complètement différents constituent, d'une part, la «recension I» (p. 65 à 68 l. 12 de l'édition de Brandes), qui est dépendante de la tradition qu'on appelle actuellement L1, à savoir celle qui est rapportée notamment par le manuscrit parisien édité par James (dorénavant P) – et c'est la première partie du texte du manuscrit de Vienne.¹⁴ D'autre part, la seconde et dernière partie de ce même texte constitue le fragment d'une tradition beaucoup plus importante qui est, elle, non pas dépendante, mais parallèle à celle aujourd'hui connue comme L1.¹⁵ Wieber qualifie comme suit cette partie du texte: «fragmentum est apocalypsis plenae, quod Fragmentum Vindoboniense nominabo».¹⁶ Il faut dire que Wieber apporte des arguments, ou du moins des indices pour démontrer cette double hypothèse. Nous verrons ses arguments le plus

⁸ H. BRANDES, *Visio S. Pauli, Ein Beitrag zur Visionslitteratur, mit einem deutschen und zwei lateinischen Texten*, Halle 1885, pp. 2-19.24-25; édition du texte pp. 63-71; notes au texte pp. 91-96. Cf. E. WIEBER, *De Apocalypsis S. Pauli Codicibus*, dissertatio inauguralis, Marburgi Cattorum 1904, pp. 25-27.

⁹ Cf. C. TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphae Mosis, Ebrae, Pauli, Iohannis, item Mariae dormitio, additis evangeliorum et actuum apocryphorum supplementis*, Leipzig 1866 (réimpression, Hildesheim 1966), pp. XIV-XVIII, 34-69; M.R. JAMES, *Apocrypha Anecdota, A Collection of Thirteen Apocryphal Books and Fragments* (Texts and Studies, 2,3), Cambridge 1893, pp. 1-42, 186, 189-192 (réimpression, Nendeln 1967). Exceptés les trois manuscrits de L2, il n'y a que quatre autres manuscrits des versions latines longues, dont la liste se trouve *infra*, n. 56.

¹⁰ Cf. les références données aux notes 19, 3 et 25.

¹¹ H. BRANDES, *Visio S. Pauli*, pp. 24-25; cf. pp. 93-96.

¹² E. WIEBER, *De Apocalypsis S. Pauli Codicibus*, pp. 25-34.

¹³ *Ibidem*, p. 27.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 27-28, 31-34.

¹⁵ *Ibidem*, pp. 28-31.

¹⁶ *Ibidem*, p. 28.

importants dans la suite de cette étude. Voici pour l'instant l'ensemble de ses conclusions sur le sujet:

*«Hac comparatione finita restat, ut conclusionem faciamus et de textu Parisino et de Fragmento Vindoboniensi. Hoc unum autem praemonendum esse censeo Fragmentum minime dependere a textu Parisino; uterque enim liber propriam habet dictionem atque textus hac in re adeo inter se discrepant, ut operae pretium non esse videatur id exemplis congestis affirmare, quae facile ex comparatione colligantur. Iam ut de Fragmento iudicium faciam: statuendum est nihil fere omissum esse quod in archetypo existit. In libris plenis sane multo latius et fusius pertractantur quam in Fragmento, sed id huius libri auctoris consilium fuisse videtur totam visionem s. Pauli sine ulla ubertate breviter et accurate referre. Deinde vero locos eruimus, quibus luculente probatur auctorem interdum veriore archetypi formam servavisse quam auctores Graeci et Syri textus. Atque iidem loci fidem addunt ei sententiae, quam priore capite tuli, Parisinum semper fere cum archetypo deperdito conspirare».*¹⁷

Les savoureuses formulations qu'il adopte sont, comme on le voit, très favorables au «fragment de Vienne», considéré comme un texte de tradition parallèle à celle du manuscrit parisien.¹⁸ Mais Wieber finit pour fausser peut-être la perspective en baptisant la seconde partie de ce texte comme «fragment», et en la séparant nettement de la première partie, la recension I (ou «forma I», comme il l'appelle). Cette dernière dépend par contre fortement du manuscrit P.

Il y a plusieurs raisons pour mettre en question toute la théorie de Wieber. D'abord une raison méthodologique: s'il y a eu un rédacteur qui a réuni deux textes préexistants, il n'a créé rien d'autre qu'une nouvelle forme textuelle, quoique fondée sur deux autres rédactions préexistantes. Et en tout cas, si ce rédacteur a sélectionné une partie de chacune d'entre elles, il faudrait considérer les deux parties comme deux «fragments» de deux recensions plus amples; car, en effet, donner à l'une seulement le statut de «fragment» – à celle qui semble s'éloigner le plus du manuscrit parisien (P) – signifie aussi sous-estimer l'autre et se construire un argument circulaire en faveur de sa propre hypothèse. Les deux parties sont totalement différentes, la première est une recension («forma I») provenant d'une révision du manuscrit P, alors que l'autre, le «fragmentum», témoigne d'une tradition textuelle à part entière, un texte parallèle au manuscrit P. Ce qui revient à dire qu'elle est totalement étrange à la «forma I» et ce qui pousse le lecteur à faire complètement confiance à l'ensemble d'indices par lesquels Wieber argumente.

L'étude de Wieber ne donnait pas d'édition du texte. Ce fut Silverstein qui se chargea, en 1935, de mettre l'hypothèse de Wieber en pratique. À ce moment, encore sans connaissance des manuscrits de Graz et de Zürich, Silverstein reprend discrètement et sans aucune discussion la double hypothèse de Wieber: le texte du manuscrit de Vienne est alors carrément divisé en deux parties, correspondant chacune à une version séparée du texte de

¹⁷ *Ibidem*, pp. 30-31 (c'est nous qui soulignons).

¹⁸ Cf. aussi *ibidem*, pp. 38-39.

l'*Apocalypse de Paul*.¹⁹ Silverstein édite ainsi ce même manuscrit en deux parties séparées. La partie finale du manuscrit est la plus importante: il l'appelle, comme Wieber, le «fragment de Vienne», tout en la définissant aussi, pour la première fois, comme texte «L2»: c'est le seul témoin alors connu d'une tradition parallèle à P, et c'est un «fragment» de cette tradition. En revanche, la partie initiale du manuscrit est liquidée comme étant une recension tirée de P, et elle est considérée comme complète en elle-même (ce n'est pas une tradition fragmentaire): elle constitue ainsi la «recension I» de l'*Apocalypse de Paul*, dont à ce moment aucun autre témoin manuscrit est connu. Dans l'édition de 1935 nous avons donc une véritable «recension I», qui semble être complète sous cette forme,²⁰ et un fragment du texte L2 qui, à la suite de Wieber, est censé être une partie d'une tradition indépendante de celle de L1.²¹

Selon cette hypothèse, un rédacteur a donc constitué ce texte en prenant un texte complet de la «recension I» et en y ajoutant un fragment tiré d'un autre manuscrit, appartenant à la recension L2.²² Cependant, à l'exception de Wieber (et évidemment de Brandes), personne ne semble faire attention au fait que le texte du manuscrit de Vienne est *un seul* texte: les éditions de Carozzi et de Silverstein et Hilhorst, à la suite de la vieille édition Silverstein de 1935, présentent donc le texte du manuscrit de Vienne comme commençant carrément au chapitre 17.²³ À ce propos, il faut aussi remarquer que la dernière édition de Silverstein et Hilhorst, même dans le cadre de l'hypothèse adoptée, est sans aucun doute dans l'erreur en attribuant au «fragment» de L2 le titre du texte (*Visio beati Pauli apostoli apocrypha*), qui appartient en réalité, avec toute vraisemblance, au texte de la «recension I».²⁴

Le texte du manuscrit de Vienne a été ensuite récemment republié par Jiroušková en 2006, en appendice à son étude des traditions latines «courtes» de l'*Apocalypse de Paul*. Pour la première fois après l'édition de Brandes de 1884, Jiroušková décide de publier intégralement le texte du manuscrit, sans le diviser en deux parties.²⁵ Elle ne discute pas l'hypothèse de Wieber

¹⁹ T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli, The History of the Apocalypse in Latin Together With Nine Texts* (Studies and Documents, 4), London et al. 1935, pp. 36-37, 41-42; édition du texte, pp. 149-152, 153-155, 220. Encore plus discret plus tard en T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 3, 12. C'est seulement dans sa dernière étude consacrée à cette question, qu'il mentionne réellement sa dette envers l'analyse de Wieber: cf. T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul: an Independent Medieval Witness to the Greek*, p. 167, n. 1.

²⁰ Cf. *ibidem*, pp. 41-42, ainsi que *infra*, n. 22.

²¹ Cf. *ibidem*, pp. 36-39. À remarquer que le texte du «fragment» est traité ambiguement comme s'il s'agissait d'un manuscrit mutilé: «F begins abruptly ... and ends, unfinished ... the loss of beginning and conclusion, consequent upon its fragmentary state ...» (p. 36).

²² Pour le dire avec T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, p. 12, ce fragment de L2 est «attached to a fourteenth-century copy of Redaction I».

²³ Rappelons qu'aucune de ces édition n'est, à proprement parler, un véritable édition critique, mais que toutes suivent des critères davantage proches de ceux employés dans des éditions diplomatiques.

²⁴ T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, p. 170: *Visio beati Pauli apostoli apocrypha* (erreur qui ne se trouve pas dans la vieille édition de Silverstein ni dans celle de Carozzi).

²⁵ L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, pp. 925-931.

et Silverstein, mais considère sans autre la totalité de ce texte comme une forme textuelle «longue», qui n'a rien à voir avec le texte de la «recension I» (qu'elle définit désormais «A2») et qu'elle sépare nettement de la forme rapportée par le manuscrit de Vienne. C'est un peu étrange, car il aurait été à mon sens nécessaire de prendre en compte une telle hypothèse, qui a été acceptée par tous les savants qui s'en sont occupé jusqu'à ce jour (Kappler, Carozzi, Silverstein et Hilhorst), quitte évidemment à l'abandonner par la suite, comme elle le fait, du moins sur ce point précis.²⁶

Nous reviendrons sur cette étude par la suite. En revanche, on remarquera ici que les autres éditions récentes, bien que toutes quasiment diplomatiques, laissent croire ce qui n'est pas vrai, car le texte du manuscrit de Vienne est un seul et unique texte. Et ceci même en acceptant l'hypothèse de considérer que ce texte provient de la fusion de deux autres. Mais, est-il vraiment nécessaire d'accepter cette hypothèse? Et quels sont les arguments qui en sont à la base?

Il est inutile d'analyser ici les arguments qui plaident la proximité entre P et la première partie du manuscrit; je rappelle cependant que des arguments en faveur d'une telle proximité ont été proposés exclusivement par Wieber.²⁷ Quant aux arguments démontrant que le «fragment» représente une tradition parallèle à la tradition du manuscrit parisien, L1, ils sont, d'après Wieber, les suivants. Il y a d'abord des arguments qui plaident pour une séparation de la seconde partie de la première: dans la première partie nous avons un usage généralisé du verbe *interrogare*, qui est substitué dans la seconde par *inquirere* ou *requirere*; dans la première partie il n'y a jamais d'introduction directe du discours, alors que la seconde utilise les formes *inquit* et *ait*; au chapitre 27, l'ange qui guide Paul lui dit: «quisquis fuerit humilis, peregrinis hospitalis, misericors, cum obierint a sancto Michaelae huc ducuntur», mais (comme Brandes aussi l'avait remarqué) ceci est en contradiction avec le prologue de la première partie où Michel est l'ange qui guide Paul à travers l'au-delà.²⁸ Ensuite Wieber remarque que la deuxième partie du texte présente un texte qui est plus proche de celui du manuscrit P que des textes grec et syriaque,²⁹ à une exception près, l'interrogation de Paul sur le sens du mot *alleluia* au chapitre 30 (présent dans le manuscrit P, ce détail est absent du texte de Vienne³⁰).

²⁶ Jiroušková continue en revanche à considérer ce manuscrit un témoin de L2, au même niveau que les deux autres, ce qui est évidemment un contresens. Cf. *ibidem*, p. 29.

²⁷ E. WIEBER, *De Apocalypsis S. Pauli Codicibus*, pp. 31-34. Silverstein se contente d'y renvoyer: cf. par exemple T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli*, p. 36. Jiroušková ne donne pas d'arguments en abandonnant cette hypothèse.

²⁸ E. WIEBER, *De Apocalypsis S. Pauli Codicibus*, pp. 28-29. Référence à H. BRANDES, *Visio S. Pauli*, p. 93.

²⁹ Le texte syriaque sera publié en 1933 par Giuseppe Ricciotti, mais il était disponible en traduction depuis 1864 (il avait déjà été utilisé par Brandes). Pour la bibliographie sur le texte syriaque, cf. T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 55-56.

³⁰ Le texte de Vienne est sur ce point clairement abrégé; les manuscrits de Graz et de Zürich contiennent, d'ailleurs, une telle explication (cf. T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, p. 190).

Ces arguments amènent Wieber (par je ne sais quelle logique) à conclure que cette deuxième partie, est indépendante du manuscrit parisien, et donc une version dérivant directement de l'archétype perdu.³¹

En réalité, les arguments de Wieber démontrent seulement que le manuscrit est contaminé, et c'est Silverstein qui, dans la droite ligne de Wieber, affirme explicitement ce que le raisonnement de son prédécesseur ne faisait que suggérer, à savoir que le «fragment de Vienne» a été traduit du grec indépendamment de L1.³² Silverstein ne reprend cependant, et pour cause, aucun des arguments proposés par Wieber, mais il en utilise quatre nouveaux.³³

Le premier consiste à remarquer qu'entre le «fragment» et le manuscrit de Paris il y a beaucoup de différences de lexique, ce qui sous-entend qu'il s'agit de deux traductions indépendantes d'un même texte grec (Silverstein ne fournit pas d'exemples précis).

Le deuxième est l'expression *princeps tenebrarum* et *princeps demoniorum* que l'on trouve dans le «fragment de Vienne» respectivement aux chapitres 34 et 36: ces expressions doivent être la traduction d'un même original grec, ὁ ἄγγελος que les manuscrits de L1 connus à l'époque (Paris et Saint Gall³⁴) traduisent respectivement «(ab) angelis tartaruchos/ angelus tartaruchus» et «angelus qui super penas erat/ angelus qui est super penas». Malheureusement, le fait que les deux fois le texte grec ait l'expression ταρταροῦχος est une conjecture à partir du texte de L1 (*angelus super penas* étant censé être une glose de ταρταροῦχος), car le texte du grec existant a en réalité ὁ ἄγγελος ὁ τεμελοῦχος au chapitre 34 et rien au chapitre 36,³⁵ et surtout cette conjecture ne s'accorde absolument pas avec le texte du «fragment»: même si l'expression ἄγγελος ταρταροῦχος a quelque possibilité d'avoir été derrière les deux traductions de L1, contrairement à ce que Silverstein affirme, cela ne va pas de soi de traduire une telle expression par *princeps tenebrarum* et *princeps demoniorum* comme l'aurait fait l'auteur du «fragment».³⁶ Ces deux dernières traductions peuvent tout aussi bien être le résultat d'un travail rédactionnel fait à partir d'une seule version latine.

La même chose peut se dire du troisième argument de Silverstein, concernant les titres de David mentionnés au chapitre 29: le fils de Jessé est qualifié de «prophète» dans le texte grec, de «prophète et roi» dans la version syriaque et dans le manuscrit de Vienne, tandis qu'il ne reçoit aucun qualificatif dans le manuscrit parisien. La conclusion de Silverstein est que le texte original est celui représenté par le «fragment» de Vienne

³¹ E. WIEBER, *De Apocalypsis S. Pauli Codicibus*, pp. 29-30. Cf. le *stemma* des traditions de Wieber, *ibidem*, pp. 38-39.

³² T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli*, pp. 38-39 (*stemma* des traditions selon Silverstein).

³³ *Ibidem*, pp. 36-37.

³⁴ Cf. référence *infra*, à la n. 56.

³⁵ C. TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphae*, pp. 58-59.

³⁶ Le texte des deux manuscrits de Zürich et de Graz est proche de celui de Vienne.

et par la version syriaque.³⁷ Toutefois, il est difficile d'établir des sérieux rapports de dépendance à partir des titres d'honneur d'un personnage aussi connu que David, des titres que tout scribe peut introduire, enlever ou changer à tout moment.

La preuve définitive qui, d'après Silverstein, démontre que L1 et L2 sont deux traductions indépendantes est cependant une autre, tirée du chapitre 20 du texte.³⁸ C'est un argument qu'il utilisera aussi soixante ans plus tard en vue de la définition de la recension L3,³⁹ mais qui, comme l'avait bien vu Pierluigi Piovanelli, est largement problématique.⁴⁰ Dans ce chapitre 20 de l'*Apocalypse de Paul*, le texte grec de Tischendorf relate une rencontre entre Paul et Hénoch. Dans le même passage, le manuscrit de Vienne rapporte une rencontre entre Paul, Hénoch et Élie: «hic est, inquit, Enoch, primus scriba, hinc habuit obviam sanctum vatem Helyam qui post magnae dilectionis oscula complevit dicens: utinam, Paule», etc. En revanche, le manuscrit parisien décrit une rencontre étrange et peu compréhensible entre Paul, Hénoch et le Soleil: «haec est Enoc, scriba iusticiae, et ingressus sum in interiori loci illius et satatim vidi Solem et veniens salutavit me illarens et gaudens, cumque vidisset, avertit se et flevit et dixit mihi: Paule, utinam», etc. L'explication de Silverstein est ingénieuse: la leçon *solem* est le résultat d'une confusion entre le grec ἡλίας et ἥλιος. Il ne s'exprime pas sur le fait que cette erreur aurait pu se trouver dans l'original grec que le traducteur latin avait sous la main (ce qui me paraît plus probable) ou qu'elle aurait pu dériver d'une mauvaise lecture du traducteur. À son avis, ce qui est en tout cas certain est le fait que cette lecture clairement fautive démontre que le traducteur du manuscrit de Vienne a traduit indépendamment du même texte grec par rapport au traducteur du manuscrit de Paris. Je signale ici que les autres manuscrits de L2, Graz et Zürich ont un texte proche de celui de Vienne (*idem* pour le manuscrit de «L3»⁴¹), ce qui n'est pas le cas pour les autres manuscrits de L1.

En effet, les scribes des manuscrits de Saint Gall et de l'Escorial proposent deux textes différents, qui découlent clairement d'un texte proche de celui du manuscrit parisien et qui essaient de proposer des corrections. Ainsi, le manuscrit de Saint Gall, après la mention d'Hénoch,

³⁷ Le texte des deux manuscrits de Zürich et de Graz est proche de celui de Vienne, alors que celui des autres manuscrits de la tradition L1/L3 est proche de celui de Paris (sauf pour Saint Gall, qui omet le passage).

³⁸ Cf. la remarque conclusive à ce propos dans T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli*, pp. 38.

³⁹ T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 15 (§ e). Je n'entre pas ici en matière au sujet de la définition des traditions L1/L2/L3, une question que j'ai déjà abordée dans mon compte rendu du livre de Silverstein et Hilhorst, paru dans «Apocrypha», 10 (1999), pp. 322-324 (je profite de l'occasion pour signaler qu'à la p. 323 le texte originale est, bien évidemment, *genuit eum Maria*, et non *genuit eum Maria*).

⁴⁰ P. PIOVANELLI, *Les origines de l'«Apocalypse de Paul» reconsidérées*, in «Apocrypha», 4 (1993), pp. 25-64, 53-54.

⁴¹ Cf. *supra*, n. 39.

présente la leçon «quem solum inveniens salutavit me», etc.,⁴² tandis que celui de l'Escorial, après Hénoch, décrit une rencontre avec Salomon: «vidi Salomonem sapientem et beniens salutavit me», etc. Le texte du manuscrit parisien est, en effet, clairement fautif, et il va de soi que tout copiste attentif aurait pu repérer cette erreur et tenter de la corriger. Il aurait suffi que l'un de ces copistes, ayant repéré l'erreur, ait eu à l'esprit le fait qu'Hénoch fait régulièrement couple avec un deuxième personnage biblique qui avait, comme lui, été ravi au ciel dans son corps, sans mourir. Ce couple unique et bien connu est formé par Hénoch et Élie. Il n'est donc pas du tout impossible qu'un troisième scribe, ayant lu un texte latin proche de celui du manuscrit parisien, à la place de corriger à partir de ce point précis du texte (en changeant *solem* en *solum* ou en *salomonem*), soit intervenu en tenant compte du contexte général du chapitre et en reconstituant facilement le couple d'Hénoch et Élie. C'est d'ailleurs ce qu'avait fait Montague R. James dans son édition de 1893 dans l'apparat critique du manuscrit parisien, en notant pour le mot *solem* un éloquent «sc. Heliam».⁴³

Silverstein est revenu sur la question dans sa conférence de 1973 et dans son étude de 1976, où il annonce la découverte des deux manuscrits de Graz et de Zürich, définit mieux la famille L2 et propose de nouveau, en répétant ses anciens arguments, la séparation en deux parties du manuscrit de Vienne, ainsi que l'indépendance de la traduction de L2 par rapport à L1.⁴⁴ Il se sert, cette fois-ci, de plus d'arguments qu'auparavant. Je signale d'une part que, en ce qui concerne la confusion entre ἡλίας et ἥλιος, il propose maintenant de comprendre le texte grec aussi comme le résultat d'une correction: ayant repéré l'erreur ἥλιος, la tradition éditée par Tischendorf choisit de gommer toute la dernière partie du chapitre. C'est une proposition qui vient, d'une certaine manière, confirmer la mienne (l'erreur ne pouvait que sauter aux yeux du scribe), même si, en définitive, elle ne prouve rien, à cause de la tendance systématique de cette rédaction grecque à abrégé son modèle.⁴⁵ Tous les autres arguments, qu'il n'est pas possible d'exposer ici dans les détails, sont tous tirés de l'analyse ponctuelle de sept autres courtes expressions de L2, comparée à

⁴² Contrairement à ce que Silverstein affirme: «*P* and *St G* both contain the error 'sol' for 'Elias'»; T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli*, p. 37.

⁴³ M.R. JAMES, *Apocrypha Anecdota*, p. 21, n. 13. Il est vrai qu'il aurait pu lire le nom d'Élie chez Brandes, il ne s'y réfère cependant pas.

⁴⁴ T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 12-16; T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, pp. 171-180. Dans un premier temps, Silverstein considère (à tort) le manuscrit de Zürich comme étant le meilleur du lot, pour changer radicalement d'avis peu après; cf. T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 2, 12, 13; T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, pp. 174-177.

⁴⁵ T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, p. 12 (cf. 1.8 à partir du bas de la page). Silverstein contredit cependant cette hypothèse lors qu'il confectionne son nouveau *stemma*, qui prévoit un modèle grec différent pour le texte tel qu'édité par Tischendorf et tel que traduit par L1 (*ibidem*, pp. 15-16). Cf. aussi T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, pp. 174, 175-176.

celles de L1, du texte grec, et de celui des autres versions anciennes.⁴⁶ Ces sept nouvelles expressions (ainsi que les trois déjà proposées en 1935⁴⁷) sont censées démontrer l'indépendance des deux versions latines et le fait qu'elles proviennent de deux traditions grecques différentes. Cependant, la question d'expliquer ces deux traditions latines l'une à partir de l'autre n'est même pas posée. Au contraire, le fait de remarquer tout simplement que les traditions L1 et L2 proposent des variantes distinctes devient *ipso facto* une preuve du fait qu'elles ont été traduites indépendamment du grec. Cependant, aucun de ces indices n'a une véritable valeur probatoire et même celui qu'il considère comme le plus significatif (la présence d'Élie dans L2), peut très facilement s'expliquer par une correction des plus banales. Tous les nouveaux indices apportés peuvent donc être simplement classés comme étant sans véritable intérêt (du moins pour les finalités que Silverstein se proposait).

Le même chose peut se dire d'un autre argument, que Silverstein évoque très sommairement, c'est-à-dire l'existence d'un deuxième manuscrit de la «rédaction I», qui se trouve à Barcelone dans l'Archive de la Cathédrale. Silverstein ne semble pas lui donner une grande importance, car il n'en mentionne même pas la cote exacte.⁴⁸ Cet argument ne démontre en réalité rien d'autre que l'existence d'une véritable «recension I», mais il ne nous dit rien sur la nature de la deuxième partie du manuscrit de Vienne. Du reste, l'existence d'une telle recension, seulement supposée par Wieber et par Silverstein en 1935, est désormais certaine (Virginia Brown a identifié par la suite un troisième manuscrit de cette «recension I», où le texte est transformé en homélie;⁴⁹ et deux autres manuscrits ont été reconnus aussi par Jiroušková, qui appelle cette recension «A2», comme nous l'avons déjà anticipé⁵⁰). À ce propos, il faut signaler que cette recension ne s'arrête pas au ch. 17, comme la première partie du manuscrit de Vienne et comme Silverstein l'a affirmé implicitement en 1935 (et comme l'a toujours sous-entendu par la suite), mais elle continue avec son texte, comme le montre l'ensemble des autres manuscrits s'y rattachant.

⁴⁶ T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 12, 14-15 (cf. la liste à p. 14, n° 1, 3, 4, 5, et celle à p. 15, n° 1, 2, 4) et T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, 171-174 (cf. pp. 171-172, § a, c, d, e, et pp. 173-174, § a, b, d).

⁴⁷ Cf. n. précédente (voir respectivement p. 14, n° 2 et p. 15, n° 3, 5, ainsi que p. 172, § b et pp. 173-174, § c, e).

⁴⁸ T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 12-13. C'est le manuscrit latin 28. Cf. notamment L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, pp. 38-39, 200-210 ainsi que J.O. CAMINAL, *Texto de la «Visio s. Pauli» según el códice de la Catedral de Barcelona*, in «Scriptorium», 1-2 (1946-1947), pp. 240-242 (*non vidi*); T. SILVERSTEIN, *The Vision of Saint Paul: New Links and Patterns in the Western Tradition*, in «Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Âge», 34 (1959), pp. 199-248 (*non vidi*) et V. BROWN, *Homiletic Setting and a New Witness to Redaction I of the «Visio sancti Pauli»: Funeral Sermons in Beneventan Script (Vat. Borghese 86)*, in J. HAMESSE (ed), *Roma, magistra mundi. Itineraria culturae medievalis*, [I.]: *Mélanges offerts au père L.E. Boyle à l'occasion de son 75^e anniversaire* (Textes et études du Moyen Âge, 10,1) Louvain-la-Neuve 1998, pp. 71-88 (avec l'édition du manuscrit de Barcelone, pp. 85-88).

⁴⁹ V. BROWN, *Homiletic Setting*, pp. 75-84 (avec l'édition du manuscrit Vatican en synopse avec celui de Barcelone, pp. 85-88); cf. aussi L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, p. 132.

⁵⁰ Cf. *infra* et n. 55.

L'analyse de Silverstein comporte aussi un nouveau *stemma* des rapports mutuels entre les témoins latins longs. Si dans le travail de 1935 il avait proposé que L1 et L2 étaient deux traductions indépendantes provenant en substance d'un seul archétype grec,⁵¹ il donne maintenant une explication beaucoup plus complexe et sophistiquée, selon laquelle les traditions de L1, L2 et le grec de Tischendorf dérivent indépendamment de trois témoins grecs différents, même si les deux manuscrits à la base de L1 et de L2 émanent toujours d'un seul archétype.⁵² Ses arguments, bien qu'ils ne soient pas tous explicitement donnés, sont évidents: l'existence d'un seul manuscrit grec à la base des deux autres d'où sont traduits indépendamment L1 et L2 s'explique, d'une part, par le fait que le modèle de L1 a introduit l'erreur ἥλιος, que celui de L2 n'avait pas, et, d'autre part, parce que le modèle de L2 avait modifié et abrégé son texte grec, ce qui explique les différences de traduction entre L1 et L2. Dès lors, L1 serait une version plus proche de l'original grec perdu (et de laquelle proviennent toutes les recensions latines abrégées), tandis que L2 serait la traduction d'une version grecque abrégée et modifiée (conservant cependant quelquefois un texte meilleur que L1, chaque fois qu'elle est soutenue par une autre version). Le texte grec de Tischendorf est, quant à lui, le résultat d'une autre abréviation indépendante. De plus, L2 aurait été traduit directement du grec en plein Moyen Âge, au milieu du XIIe siècle (ou avant) en Italie centrale ou méridionale, pour circuler immédiatement après exclusivement dans des monastères germanophones.⁵³ Les arguments pour affirmer cela dériveraient de l'âge tardif des trois manuscrits de L2 (tous en provenance de monastères germanophones), du fait que L2 est censé avoir été utilisé dans une version en ancien allemand (ce dont je doute fortement, mais ceci est une autre question), et des liens culturels et politiques entre l'Italie du sud et le monde alémanique de cette époque.

En réalité, toute la théorie proposée par Silverstein est largement hypothétique et tente de mettre ensemble dans un cadre cohérent et plausible des éléments objectifs – comme le fait que L2 est attestée par deux manuscrits du XVe siècle et par un troisième du XIVe qui est largement contaminé avec le texte d'une recension latine tardive – avec l'hypothèse peu vraisemblable, et en tout cas pas démontrée, qu'on ait pu traduire en latin un texte grec supposé être très proche de l'original et conservé presque miraculeusement jusqu'au bas Moyen Âge. Et cela à frais nouveaux, très tardivement, en vue d'une circulation très réduite, et surtout alors que le même texte circulait très largement sous d'autres formes, latines et vernaculaires.

⁵¹ Cf. T. SILVERSTEIN, *Visio Sancti Pauli*, pp. 37-39.

⁵² T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, pp. 15-16; T. SILVERSTEIN, *The Graz and Zürich Apocalypse of Saint Paul*, pp. 178-180.

⁵³ T. SILVERSTEIN, *Visiones et revelaciones Sancti Pauli*, p. 16. Sur le texte allemand, cf. T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 54-55 (bibliographie) et 209-212 (édition et traduction).

En résumant les points que nous venons de passer en revue, on peut conclure en disant que Wieber, dans son étude, avait émis l'hypothèse que toutes les recensions latines dérivait de la forme textuelle du manuscrit parisien publié par James. Toutes sauf une, celle transmise par la deuxième partie du manuscrit de Vienne édité par Brandes et censée provenir d'une version totalement indépendante. Si tel n'est pas le cas, il faut cependant admettre, avec Wieber, que le texte du manuscrit de Vienne a été composé par contamination de deux versions textuelles différentes, mais sans que cela présuppose une traduction parallèle à partir d'un (autre) texte grec. La conclusion de Wieber est d'autant plus remarquable sur ce point qu'il n'avait pas à sa disposition tous les manuscrits dont nous avons actuellement connaissance. Il est cependant vrai que l'argument majeur en ce sens avait déjà été repéré par Brandes, en 1884, à savoir, la mention contradictoire de l'archange Michel en tant que guide, à la fois, de Paul dans le prologue (une particularité d'une partie des recensions latines abrégées) et des âmes des justes au chapitre 27 (une caractéristique propre aux manuscrits latins longs). La solution la plus logique pour expliquer la nature du texte de Vienne est donc, effectivement, d'imaginer que l'auteur de cette recension *sui generis* ait copié la première partie d'une recension tardive et la partie finale d'un manuscrit de L2. Ceci ne pouvait jamais impliquer forcément que le texte de la «recension I» s'arrêtait au ch. 17, comme le prétendait Silverstein, car ce rédacteur aurait pu simplement décider de changer son modèle, peut-être parce qu'incomplet, ou plus vraisemblablement parce qu'il avait repéré un texte qui était sans doute plus complet pour la suite que celui de son premier modèle. Et, dans les faits, la suite des découvertes de manuscrits de la «recension I» l'a démontré. Le manuscrit de Vienne est donc une tradition textuelle autre à part entière, quoique contaminée. La publier en deux parties différentes, comme l'ont fait la plupart des éditeurs, ne se justifierait que dans une logique d'édition critique, c'est-à-dire d'édition des différents archétypes, ce qui n'a jamais été le but des éditeurs en question. Il faut en tout cas arrêter d'appeler «fragment» le texte de la deuxième partie de ce manuscrit, comme on le fait encore couramment:⁵⁴ il s'agit soit d'un témoin indirect et partiel de L2, soit du texte de Vienne, qui est une recension à part entière.

Cette conclusion est maintenant clairement sous-entendue par la classification proposée par Jiroušková, qui n'argumente cependant pas de la même manière. En effet, elle sépare clairement le manuscrit de Vienne 362 des autres qui ont aussi été rapportés à la «recension I» au fil du temps (à savoir Barcelone, Cathédrale 28 et Vatican, Borgh. 86. À ces deux derniers manuscrits, elle en ajoute deux autres (celui de Padoue, Bibl. Antoniana 473, scaff. XXI et celui de Saint-Omer, Bibliothèque Municipale, 349) pour constituer son groupe «A2», qui n'inclut plus aucune partie du manuscrit

⁵⁴ Ainsi encore en 1997 les derniers éditeurs (cf. par exemple T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, p. 17).

de Vienne, *de facto* désormais classé tout entier parmi les témoins «longs» du texte.⁵⁵ Même cette classification me paraît largement critiquable, mais le but de Jiroušková n'est pas de reconstituer l'archétype de «A2», et ceci rend son attitude (et son manque complet d'argumentation à ce propos) largement excusable.

Silverstein s'est laissé séduire par l'explication de Wieber, qui ne reposait cependant sur aucun argument concret, et a essayé de l'étoffer. Il s'est efforcé de le faire en 1935, sans connaître aucun autre manuscrit proche du «fragment»; il n'est pas étonnant, alors, qu'il soit revenu à la charge avec les mêmes arguments en 1973, lorsqu'il disposait, enfin, de deux autres témoins proches. Quoiqu'il en soit, il ne semble jamais s'être posé la question plus épineuse, celle que Wieber aurait dû déjà se poser en 1904, à savoir, pourquoi la recension textuelle du «fragment» de Vienne ne pourrait pas provenir de la recension du manuscrit parisien?

3. *Essais d'édition critique pour la recension L2 (et les autres recensions latines «longues»)*

Pour essayer de répondre à cette question et vérifier en même temps de manière globale la valeur de la tradition latine L2, je vais comparer quelques passages présents dans les trois traditions latines longues telles que définies par Silverstein et Hilhorst, dont j'utilise ici l'édition (lorsque on ne citera pas un manuscrit, c'est parce qu'il ne contient pas le texte dont on est en train de discuter).⁵⁶ Dans cette optique, je n'analyserai pas simplement des variantes ponctuelles, comme l'a toujours fait Silverstein, mais des sections entières, en essayant de définir, pour les quelques exemples analysés, tant le texte critique de l'archétype de L2, que ses rapports avec les autres manuscrits latins longs. Je proposerai l'analyse de deux exemples sélectionnés à partir de critères différents, mais toujours en respectant cette hypothèse de travail.

Le premier est tiré du chapitre 14. Ce chapitre relate la mort du juste et contient dans le manuscrit parisien une lacune qui s'explique aisément par un saut du même au même. Au début du chapitre, Paul demande à l'ange de voir comment l'âme du juste quitte le monde. C'est un passage célèbre, parce que Paul voit, comme sur un écran, toutes les bonnes œuvres que cette personne en train de mourir a accomplies au cours de sa vie. Au moment du trépas, cet homme est entouré par des anges, bons et mauvais. Ce sont les premiers qui s'emparent de son âme qui sort du corps, mais

⁵⁵ Cf. L. JIROUŠKOVÁ, *Die Visio Pauli*, pp. 510-541 (textes de A2); pp. 925-931 (texte de Vienne); pp. 38-39 (ms. Barcelone); pp. 108-109 (Padoue); pp. 122-123 (Saint-Omer); pp. 132 (Vatican) et 147-148 (Vienne).

⁵⁶ Il s'agit de l'édition du manuscrit parisien, P (Bibl. Nat., N.A. Lat. 1631), du manuscrit de Saint Gall, St G (Kantonsbibl., Vad. 317), du manuscrit du monastère de l'Escorial, Esc (El Esc., a.II.3) et de celui de Arnhem, Arnh (Wetenschapp. Bibl., 6) – ce dernier constitue à lui seul la tradition L3 d'après les éditeurs –, ainsi que des trois manuscrits de L2 déjà mentionnés.

les anges mauvais la mettent à l'épreuve, pour voir s'ils trouvent en elle quelque chose qui leur appartiendrait. C'est à ce moment qu'une partie du texte est perdue dans le manuscrit de Paris. À la suite de la phrase «quoniam fecisti voluntatem dei in terris», le manuscrit a «et deduxerunt eam dum adusque adoraret in conspectu dei», mais déjà après la publication du manuscrit de Saint Gall il était possible de voir parfaitement le saut du même au même, car, à la phrase «quoniam fecisti voluntatem dei in terris» du parisien correspond «quia fecisti voluntatem dei in terris» de Saint Gall. Ce dernier contient ensuite une section du texte absente du parisien, qui se conclut par la phrase suivante: «quia fecisti voluntatem dei in terris, et deduxerunt eam dum adusque adoraret in conspectum dei». La faute d'omission est évidente et, le même ajout se trouvant aussi dans le syriaque (parfois plus long et également connu depuis longtemps), tous les spécialistes conviennent qu'il s'agit d'une section faisant vraisemblablement partie du texte original.⁵⁷ Le manuscrit d'Arnhem publié en 1997 confirme aussi cette explication, car son texte propose, en parallèle à «quoniam fecisti voluntatem dei in terris» du manuscrit parisien, l'expression «quoniam fecisti voluntatem dei super terram», suivie par l'ajout du passage qui se termine par: «quia fecisti voluntatem dei super terram, et adduxerunt eam ante dominum et adoravit in conspectu eius». Les manuscrits de L2 contenant ce texte, publiés en 1994, contiennent une version abrégée de ce paragraphe, ce qui est conforme à l'orientation de toute la recension dans son ensemble.⁵⁸ Dans le manuscrit de Graz, ce texte abrégé va de «o anima, qualiter nos effugisti» à «laeti sumus quia deo placuisti»; dans le manuscrit de Zürich, de «o anima, qualiter nos defraudasti» à «laeti sumus tecum quia tu deo placuisti».

Nous avons donc quatre manuscrits latins, dont deux plus longs et comportant le texte original, comme le montre aussi la comparaison avec le syriaque, et deux plus courts et abrégés, ceux de la tradition L2. Si nous comparons les quatre textes, nous constatons que non seulement le texte de L2 s'explique très bien comme une simple abréviation de celui de L1/L3, mais aussi que ses témoins peuvent s'avérer très importants pour reconstituer l'archétype des traditions latines longues. Dans cette perspective, la tradition de L2 représente simplement une autre famille, indépendante, de la même et seule traduction latine du texte long grec perdu.

⁵⁷ Cf. en ce sens déjà C. TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphae*, p. 42 («vix soli interpreti Syro adscribenda»), ainsi que, par exemple, Erbetta dans M. ERBETTA (ed) *Gli apocrifi del Nuovo Testamento*, III: *Lettere e apocalissi*, Casale Monferrato (Alessandria) 1969, p. 363, n. 18. Ne suit pas cette argumentation la dernière traduction française de C. et R. KAPPLER, parue dans F. BOVON - P. GEOLTRAIN (edd), *Écrits apocryphes chrétiens*, I. (Bibliothèque de la Pléiade, 442), Paris 1997, pp. 775-826, ce qui représente une nette régression, sans compter que leur commentaire *ad hoc* (p. 794, n. à 14e: «Il serait tentant d'insérer ici, avec d'autres traducteurs, un extrait de S [i.e., la version syriaque], qui dramatise à souhait la rencontre et l'affrontement de l'âme, protégée par les anges du bien, avec les puissances et les anges du mal») démontre qu'ils n'ont fait aucun cas du témoignage du manuscrit latin de Saint Gall.

⁵⁸ Le manuscrit de Vienne, même en considérant la partie classifiée comme «recension I», ne contient pas cette section.

Nous comparons maintenant le texte du passage omis par le parisien, et utilisant les quatre manuscrits latins. Il s'agit d'un discours des anges mauvais, auxquels l'âme échappe, et de la réponse céleste, suivie de l'entrée de l'âme au ciel (ch. 14⁵⁹):

«et audivi voces angelorum dicentes o anima *effugies quia* fecisti voluntatem dei in terris. et ecce nunc angelus tuus et spiritus congaudent te, et omnes potestates exierunt in occursum eius et inveniunt nihil suum in ea. respondit eis angelus et spiritus dixerunt convertimini erubescetes, quia non valuistis decipere animam istam constitutam in carnem. post haec audivi voces in excelsum caeli dicens *offerte* animam istam quae fecit voluntatem dei in terris ut credat et cognoscat quia est verus deus quem adorat. *cum ergo ingressa est caelos*, statim audivi *milia milium angelorum* clamantium, ammirati sunt enim videntes eam tenentem signum crucis filii dei, et proclamaverunt ei omnes una voce viriliter age, anima, et confortare, omnia enim congeudebimus te quia fecisti voluntatem dei in terris» (Saint Gall)

«venit autem et magniloquentia obviam ei et spiritus fornicationis et malitiae, et venerunt et dixerunt o anima *quomodo fugisti nos quia* fecisti voluntatem patris super terram? ecce ille et spiritus tecum congaudent, et exierunt obviam ei et non inveniunt aliquid de ipsis in ea. respondit angelus et dixit convertimini in confusione vestra, non potuistis conculcare animam istam dum esset in carnem. et post hoc audivi in altitudine caelorum dicentem *assumite* animam quae voluntatem dei fecit et confidens sciat quoniam est verus deus quem adoravit. et *nunc quando intravit* audivi vocem *milia milium* dicentium angelorum, videntes eam tenentem sigillum domini dei, et consentiebant ei omnes una voce dicentes confortare, anima, in virtute omni modo, gavisus sumus tecum quia fecisti voluntatem dei super terram» (Arnhem)

«flentes dixerunt o anima *qualiter nos effugisti quod* dei tui mandata implesti. dehinc audita est vox in caelo dicens afferte animam quae domini implevit iussa ut cognoscat quod ipse verax est. at *cum intrabat caelum* dicebant *omnes* salve sancta anima et felix, quae tibi talia elegisti, laeti sumus quia tu deo placuisti» (Graz)

«flentes dixerunt o anima *qualiter nos defraudasti quia* mandata dei tui implesti. dehinc audita est vox in caelo dicens deferte animam quae domini implevit iussa ut cognoscat quod ipse verax est. et *cum intravit caelum* dicebant *omnes, maxime primi angelorum*, salve sancta anima, felix es quod tibi talia elegisti, laeti sumus tecum quia tu deo placuisti» (Zürich).

En comparant ces manuscrits, on peut très bien voir comment le texte de Arnhem représente une simplification par rapport à celui de Saint Gall. Par exemple, *voces angelorum* est clairement glosé pour qu'il soit clair que ce sont des anges mauvais; l'expression «in terris» devient «super terram» (comme aussi ailleurs dans Arnhem) et «convertimini erubescetes, quia non valuistis decipere animam istam constitutam in carnem» devient «convertimini in confusione vestra, non potuistis conculcare animam istam dum esset in carnem». De tels changements s'expliquent très bien comme des gloses ou des simplifications linguistiques dans un sens précis, de Saint Gall à Arnhem, et pas du tout dans l'autre. De plus, il faut signaler aussi qu'il y a une certaine proximité entre le syriaque et Saint Gall, ce qui plaide encore une fois contre la leçon de Arnhem.

⁵⁹ Cf. T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 90-91, 175.

Les manuscrits de L2 semblent, dans ce cas, bien s'expliquer comme des simplifications de la tradition de L1/L3. Cette simplification consiste, en premier lieu, en une simple suppression de quelques parties du texte et, en deuxième lieu, en une réécriture qui vise à présenter un texte plus court. Par exemple, la phrase «*afferte animam quae domini implevit iussa ut cognoscat quod ipse verax est*» (dans Graz) est certainement un bon résumé de «*offerte animam istam quae fecit voluntatem dei in terris ut credat et cognoscat quia est verus deus quem adorat*» (dans Saint Gall).

Si nous comparons maintenant les quatre manuscrits, nous constatons qu'il y a au moins trois variantes (en gras dans le texte) qui nous permettent d'aller plus loin dans notre hypothèse. La première concerne la leçon «*effugies quia/ quomodo fugisti nos quia/ qualiter nos effugisti quod/ qualiter nos defraudasti quia*». Si on veut définir le texte de l'archétype de L2, puisqu'il n'y a aucune raison de se priver de la comparaison avec les manuscrits de L1/L3, le choix est obligatoirement de lire «*qualiter nos effugisti quia*». Si nous comparons les quatre variantes en tant que telles, nous constatons que, théoriquement, la leçon de Saint Gall est ici certainement *difficilior*, mais la version syriaque montre un texte plus long que celui-ci, un texte duquel, par exemple, le texte de Arnhem pourrait avoir été tiré. Ce n'est pas mon propos d'essayer ici de reconstituer la leçon de l'archétype de la tradition latine longue, mais, même en admettant qu'elle était proche de Arnhem («*quomodo fugisti nos quia*»), il faudra corriger *fugisti* en *effugisti*, car c'est la forme du verbe avec préfixe qui est attestée à la fois dans le manuscrit saint-gallois et dans celui de Graz. On peut donc supposer *effugisti* à la base de L1 (L3) et de L2. La deuxième variante concerne le mot *offerte* de la phrase «*offerte animam istam quae fecit voluntatem dei in terris*» (selon Saint Gall), qui ne se trouve pas dans le syriaque. Nous avons les leçons «*offerte/ assumite/ afferte/ deferte*». Or, dans ce cas il est évident que la leçon qu'il nous faut retenir en rétablissant le texte de L2, à savoir *afferte*, est en même temps celle qui a le plus de probabilités d'avoir été aussi à la base de celles de L1 (L3). Est-ce un autre indice que l'archétype de L2 est le même que celui de L1?

La troisième variante est absente, elle aussi, de la version syriaque, et concerne la phrase «*cum ergo ingressa est caelos, statim audivi milia milium angelorum clamantium/ nunc quando intravit audivi vocem milia milium dicentium angelorum/ at cum intrabat caelum dicebant omnes/ et cum intravit caelum dicebant omnes, maxime primi angelorum*». En reconstituant le texte de L2 pour cette phrase, toujours à l'aide de L1, il nous faut avoir recours au texte du manuscrit de Zürich («*et cum intravit caelum dicebant omnes, maxime primi angelorum*»). Si nous comparons les quatre manuscrits en tant que tels, nous voyons que, dans la première partie de cette section, une telle comparaison semble indiquer que *cum intravit* aurait pu être la leçon originale de toutes les autres (leçon conservée par L2, mais pas par L1/L3). Quant à la partie finale, la comparaison pourrait indiquer que «*maxime primi angelorum*» est peut-être la leçon originale, mais l'expression

«milia angelorum² (et proches) se retrouve aussi au ch. 18 dans les sept manuscrits, ce qui plaide en faveur de la leçon de Saint Gall et Arnhem. Le deuxième exemple provient du chapitre 20, dont il a été déjà question à propos de la mention (ou de l'absence) du nom d'Élie. C'est l'exemple le plus important utilisé par Silversten pour fonder sa propre classification des manuscrits latins longs, tant pour définir la tradition L2 que, beaucoup plus tard, la tradition L3.⁶⁰ La variante analysée par Silverstein est ici élargie à son contexte immédiat, ce qui nous donne l'occasion d'étudier un texte de L2 très différent de celui de L1/L3. Le chapitre 20 s'ouvre avec la rencontre entre Paul et Hénoch; ensuite Paul demande à l'ange qui était le vieillard qu'il vient de rencontrer (c'est à ce moment qu'il apprend qu'il s'agit d'Hénoch) et tout de suite après, il rencontre Élie. Voici les textes des quatre manuscrits de L1/L3 (ch. 20⁶¹):

«et interrogavi angelum et dixi quis est hic, domine? et dixit mihi haec est enoch scriba iustitiae. et ingressus sum in interiora loci illius et statim vidi solem et veniens salutavit me ilarens et gaudens, cumque vidisset, avertit se et flevit et dixit mihi paule, utinam vel tu recipias labores tuos quos pateris in genere humano, quoniam quidem vidi magna et multa bona quae praeparavit deus omnibus iustius et magnae repromissiones sunt dei, sed plures non percipiunt ea, sed per multos labores vix unus et unus ingreditur in ea loca» (Paris)

«et interrogavi angelum quis est hic, domine? et dixit mihi hic est enoch scriba iustitiae. ingressus sum autem in interiora loci illius, quem solum inveniens salutavit me ilari vultu gaudens, et cum quievisset, avertens se flevit et dixit paule, utinam vel tu percipias labores tuos quos pateris in genere humano, quoniam quidem videmus magna et multa bona quae praeparavit deus magnae repromissionis, sed plures non percipiunt eam, et post multos labores vix ingrediuntur in haec loca» (Saint Gall)

«et interrogavi angelum et dixi qui sunt isti, domine? et dixit mihi angelus hic est enoch scriba iustitiae. ingressus autem interiora loci illius vidi salomonem sapientem et beniens salutavit me ilaris et gaudens. cumque cepisset loqui, avertit ad se, flevit et dixi mihi paule, utinam vel tu recipias labores tuos quos poteris in genere humano, quia videmus multa bona quae praeparavit deus, magnas promissiones, et multi sunt qui respiciunt eas» (Escorial)

«et dixit mihi angelus hic est enoch scriptor iustitiae. ingrediens autem portae introitum subito helyas salutavit me vultu ilari. flere coepit, post hoc convertit se ad me et dixit perficias labores tuos quos labores in humano genere, videmus enim quod multa bona praeparavit deus et magnas promissiones et pauci sunt qui intrabunt in loca ista» (Arnhem).

Les textes de Saint Gall, Escorial et Arnhem représentent une œuvre de simplification par rapport au texte du manuscrit parisien. Ceci est évident, du moins pour Saint Gall et Escorial, déjà à partir de leurs différents essais de corriger le texte là où le parisien lit *solem*. Quant au texte de Arnhem, même si sa leçon en ce point (*helyas*) n'était pas le fruit d'une heureuse conjecture, on voit qu'il simplifie clairement la première phrase en la résumant. Mais l'endroit où il est clair que ces

⁶⁰ Cf. *supra*, n. 39.

⁶¹ Cf. T. SILVERSTEIN - A. HILHORST, *Apocalypse of Paul*, pp. 112-113.

trois derniers manuscrits simplifient par rapport au parisien est le discours d'Élie. Le récit du discours d'Élie dans le manuscrit parisien est, en effet, non seulement plus long, mais aussi évidemment *difficilior*, notamment dans l'expression «multa bona quae praeparavit deus omnibus iustius et magnae repromissiones sunt dei», qui est vraisemblablement simplifiée par Saint Gall en «multa bona quae praeparavit deus magnae repromissionis», pour ne pas mentionner Escorial et Arnhem, considérablement abrégés (et, vraisemblablement, provenant d'un ancêtre commun). Le rapprochement avec le syriaque nous conforte aussi dans cette conclusion. Une fois établi que, parmi les témoins de L1/L3, c'est le manuscrit parisien qui est le plus proche de l'archétype latin (celui qui contenait l'erreur *solem*), nous passons maintenant à la constitution du texte de la tradition L2, que nous comparerons par la suite avec le manuscrit parisien. Voici le texte des trois témoins de L2 (ch. 20⁶²):

«et requisivit paulus ab angelo quis esset senex. hic est, inquit, enoch primus scriba. hinc habuit obviam sanctum vatem helyam, qui post magnae dilectionis oscula complevit dicens: utinam, paule, tuorum laborum merces iam nunc tibi esset attributa, quam tu meruisti humano generi subveniendo, quam innumera bona parata sunt hiis qui per tuam doctrinam crediderunt, sed pauci sunt qui eam suscepturi sunt, quia proprias voluntates multi secuntur» (Vienne)

«et requisivit ab angelo quis esset senex, et ille hic est, inquit, enoch primus scriba. dehinc habuit obviam sanctum vatem helyam, qui eum magnae dilectionis oscula compellavit dicens: utinam, paule, tuorum laborum merces iam nunc tibi esset attributa, quam tu meruisti humano generi subveniendo, quam innumerabilia eis bona parata sunt qui per te crediderunt, sed pauci sunt qui proprias voluntates reliquerunt, sed et multi sunt qui secuntur» (Graz)

«et requisivit ab angelo quis esset senex, et ille hic, inquit, enoch primus scriba. hinc abiit obviam sanctum vatem helyam, qui eum post magnae dilectionis oscula complevit dicens: utinam, paule, tuorum laborum merces iam nunc tibi esset attributa, quam tu meruisti humano generi subveniendo, quam innumera bona ipsis praeparata sunt qui per te crediderunt, sed pauci sunt qui ea subsecuturi sunt, quia proprias voluntates multi secuntur» (Zürich).

Et voici le texte de leur archétype (L2) reconstitué:

«et requisivit⁶³ ab angelo quis esset senex, et ille⁶⁴ hic est,⁶⁵ inquit, enoch primus scriba. hinc⁶⁶ habuit⁶⁷ obviam sanctum vatem helyam, qui eum⁶⁸ magnae dilectionis oscula complevit⁶⁹ dicens: utinam, paule, tuorum laborum⁷⁰ merces iam nunc tibi esset attributa, quam tu meruisti humano generi subveniendo, quam innumera⁷¹ eis bona

⁶² Cf. *ibidem*, pp. 183.

⁶³ Requisivit: requisivit paulus F (sigles des manuscrits selon l'édition de Silverstein et Hilhorst).

⁶⁴ Et ille *om.* F.

⁶⁵ Est *om.* Z [cf. L1/L3: hic est enoch].

⁶⁶ Hinc: dehinc Gz.

⁶⁷ Habuit: abiit Z.

⁶⁸ Eum Gz: *om.* F: eum post Z.

⁶⁹ Complevit: compellavit Gz.

⁷⁰ Laborum: laborum F.

⁷¹ Innumera: innumerabilia Gz.

praeparata sunt⁷² qui per te⁷³ crediderunt, sed pauci sunt qui ea suscepturi sunt,⁷⁴ quia proprias voluntates multi secuntur».⁷⁵

Si on considère maintenant la tradition L2, en la comparant dans son ensemble au texte du manuscrit parisien, nous constatons une simplification dans la première partie obtenue par l'élimination de la demande de Paul en forme directe (comme cela arrive aussi dans Arnhem). Nous avons ensuite un changement considérable dans le texte qui introduit Élie et dans son discours, ainsi que dans le chapitre qui suit (le chapitre 21), considérablement réduit dans L2. Selon l'hypothèse de Silverstein, ces changements seraient dus à un modèle grec différent, que L2 aurait traduit indépendamment. Cependant, rien ne s'oppose, me semble-t-il, à ce que l'on considère le texte de L2 comme une réécriture rédactionnelle, faite toujours à partir de L1, cette fois non pas pour résumer le texte, comme le rédacteur de L2 le fait si souvent, mais simplement dans le but de le rendre clair et compréhensible, car le texte de L2 ainsi reconstitué est certainement beaucoup plus lisible que celui du manuscrit parisien (qui représente, comme je l'ai dit, le stade le plus ancien de L1/L3 dont nous disposons). Ceci est d'autant plus vraisemblable que les autres manuscrits de L1/L3 ont à leur tour modifié ce point afin de le rendre plus compréhensible (alors qu'ils ne se proposent évidemment pas de réécrire le texte de L1 – ce que visiblement se proposait le rédacteur de L2).

Que le rédacteur de L2 ait eu à sa disposition un manuscrit comportant la conjecture *helyam* à la place de *solem* ou qu'il l'ait inséré lui-même est difficile à dire, mais il est certain que le nom du prophète Élie se trouvait sans aucun doute dans l'archétype de L2. L'archétype de L2 est fondé par un travail rédactionnel sur un manuscrit de la tradition L1 (dont l'archétype contenait cependant la leçon *solem*, comme je l'ai montré), il s'agit donc, d'un point de vue de l'histoire de ce texte, d'un sub-archétype et, à la différence de l'archétype de L1, il intégrait la correction Élie. Ceci se démontre aisément en considérant que l'accord des manuscrits de L2 sur ce point ne peut pas être ici le fruit du hasard ni de conjectures indépendantes, puisqu'il n'y avait pas de raison pour le rédacteur de L2 de garder un texte fautif, vu surtout que ce passage est largement simplifié (alors que même les textes de L1/L3, qui ne sont pas rédactionnels par rapport à L2, ont réussi à innover sur ce point).

En conclusion, en ayant fait le tour des arguments de Wieber et Silverstein, et en ayant analysé sur le terrain deux exemples tirés des manuscrits, nous avons vu que la tradition latine L2 pourrait très bien provenir de L1. Et ceci non seulement parce que les arguments invoqués pour en

⁷² Eis bona praeparata sunt *scripsi*: eis bona parata sunt Gz : bona ipsis praeparata sunt Z : bona parata sunt hiis F [cf. L1/L2: multa bona ... praeparavit deus].

⁷³ Per te: per tuam doctrinam F.

⁷⁴ Ea suscepturi sunt *scripsi*: eam suscepturi sunt F: ea subsecuturi sunt Z: proprias voluntates reliquerunt Gz.

⁷⁵ Quia proprias voluntates multi secuntur: sed et multi sunt qui secuntur Gz.

démontrer l'indépendance ne sont pas suffisants, mais aussi parce que, en comparant l'ensemble des manuscrits des traditions latines longues, nous constatons que les manuscrits de L2 semblent bien s'accorder avec ceux de L1/L3 et composer un seul *stemma*, qui pointe vers un seul et unique archétype latin. Dans l'exemple du chapitre 14 nous avons ainsi vu que la tradition latine de L2 semble être, en plusieurs points, indispensable pour constituer le texte de cet archétype. Dans l'exemple du chapitre 20 nous avons constaté l'existence d'une erreur typique de «diffraction», pour utiliser la terminologie du grand philologue Gianfranco Contini, et nous avons vérifié que l'ensemble des manuscrits de L1/L2/L3 diverge, ce qui est certainement dû au fait que l'archétype était peu compréhensible. L'archétype contenait non seulement le mot *solem* pour indiquer Élie, mais il présentait aussi, par la suite, une construction syntaxique très lourde et compliquée (cf. notamment l'expression «multa bona quae praeparavit deus omnibus iustus et magnae repromissiones sunt dei», ainsi que l'ensemble de la phrase). Ce passage avait donc toutes les chances d'être mal compris et, par conséquent, d'être réécrit. Évidemment, il faudra comparer plus largement l'ensemble des manuscrits du texte latin long avant d'en arriver à une conclusion définitive, ce qui pourra être fait dans le cadre de la rédaction d'une édition critique de L1/L2/L3 qui fait encore défaut. Il est en tout cas révolu le temps dans lequel on pouvait passer sur la question que Wieber le premier avait oublié de se poser: et si L2 était seulement une version raccourcie de L1? Le même constat s'applique aussi à L3, car ces trois «recensions» indépendantes ont tout à fait l'air de n'être rien d'autre que de simples recensions d'un même texte, dont le témoin majeur est toujours, inévitablement, le manuscrit parisien. Certes, cette hypothèse a le grand désavantage de simplifier énormément le *stemma* des recensions du texte (surtout si, comme il se doit, nous considérons que le texte «de Tarse» n'est rien d'autre que l'original⁷⁶). Une seule traduction latine, L1, de laquelle proviennent séparément L2, L3 et les autres recensions latines courtes.⁷⁷

⁷⁶ P. PIOVANELLI, *Les origines de l'«Apocalypse de Paul» reconsidérées*, pp. 50-59; P. PIOVANELLI, *La découverte miraculeuse du manuscrit caché, ou la fonction du prologue dans l'«Apocalypse de Paul»*, in J.-D. DUBOIS - B. ROUSSEL (edd), *Entrer en matière. Les prologues* (Patrimoines, Religions du livre), Paris 1998, pp. 111-124, 118-124; P. PIOVANELLI, *The Miraculous Discovery of the Hidden Manuscript, or the Para-Textual Function of the Prologue to the «Apocalypse of Paul»*, in G.J. BROOKE - J.-D. KAESTLI (edd), *Narrativity in Biblical and Related Text – La narrativité dans la Bible et les textes apparentés* (Bibliotheca Ephemeridum theologicarum Lovaniensium, 149), Leuven 2000, pp. 265-282, 274-281.

⁷⁷ Je signale qu'au départ Hilhorst considère aussi très clairement – bien que de manière sous-entendue – que le manuscrit de Arnhem est un témoin de la tradition L1. Cf. A. HILHORST, *De Openbaring van Paulus*, in A.F.J. KLIJN (ed), *Apokriefen van het Nieuwe Testament*, II, Kampen 1985, pp. 210-249, p. 211, n. 1 (la référence au manuscrit est ici cependant incomplète). C'est dans ce sens qu'il faut certainement comprendre cette remarque de Hilhorst: cf. par exemple P. PIOVANELLI, *Les origines de l'«Apocalypse de Paul» reconsidérées*, pp. 27 ainsi que C. CAROZZI, *Eschatologie et au-delà*, p. 184. Le même Hilhorst, dans son compte rendu de Carozzi paru dans «*Vigiliae christianae*», 50 (1996), pp. 94-99, 96, confirme une telle interprétation, car il reproche à Carozzi simplement de n'avoir pas utilisé ce manuscrit de L1 bien qu'il en ait connu l'existence (Hilhorst rappelle ici aussi, mais sans en donner la référence, le manuscrit de l'Escorial!).